

EDUCATION

Tribune libre

Revue bimestrielle

NOVEMBRE-DECEMBRE 1973

N° 144

LA SELECTION A L'ENTREE A L'UNIVERSITE

ELITISME OU HUMANISME : LE CHOIX CRUCIAL

Schématiquement, trois raisons fondamentales peuvent justifier la sélection à l'entrée :

1) le souci de réduire les échecs (idéalement de les supprimer), considérés comme préjudiciables, économiquement et psychologiquement surtout, à ceux qui les essuient ;

2) la volonté ou la nécessité de réduire les dépenses universitaires, un échec étant ressenti comme une faillite ou comme un manque à gagner et à apprendre ;

3) le désir de situer les études universitaires à un niveau de difficulté seulement accessible à des individus nantis de capacités et d'aptitudes exceptionnelles (par exemple, présentes dans moins de 5 % du groupe d'âge).

Ce dernier point appelle deux remarques. La notion de difficulté des études universitaires est ambiguë. Cette difficulté résulte ou bien de la volonté plus ou moins délibérée de la créer, ou bien de la nature des apprentissages à réaliser, ou encore d'une conjugaison des deux.

On constate, en effet, qu'en fonction des qualités de la population étudiante, les professeurs ont tendance à situer le niveau de leur enseignement et de l'évaluation de manière à maintenir un pourcentage de réussite et une distribution des grades à peu près constants.

Cette attitude est à la fois source d'échecs regrettables et de progrès. Source d'échecs regrettables, parce qu'il n'est pas toujours établi, loin s'en faut, que la difficulté de fond et de forme est nécessaire et inévitable. Ne pourrait-on pas être capable de bien remplir les fonctions auxquelles l'université destine en y étant préparé par des voies plus faciles ou plus adaptées ? On a souvent éludé cette question en faisant passer la formation professionnelle à l'arrière-plan et en revendiquant pour les études universitaires des vertus de formation générale, indubitables certes, mais aussi suffisamment insaisissables pour permettre les affirmations gratuites.

Toutefois, l'accroissement constant (mais en partie hypothétique) de la difficulté des études universitaires, en fonction de l'amélioration qualitative des étudiants, est certainement générateur de dépassement. Osons rappeler

une observation banale : le jour où l'université se résoudra au « sur place », la stagnation scientifique puis la régression ne seront sans doute pas loin.

L'ambiguïté provient d'une confusion de rôles maintes fois dénoncée déjà : l'université a pour mission de former à la fois des chercheurs du plus haut niveau et des individus capables d'exercer une profession. La première fonction exige une sélection très poussée, la seconde moins. On rappellera encore que les chercheurs sont sélectionnés en cours d'études, voire à leur terme, mais jamais à l'entrée.

Quoi qu'il en soit, **la politique générale peut être humaniste ou élitiste.**

La première accorde à l'homme une sorte de droit absolu à l'épanouissement⁽¹⁾. En ce qui nous préoccupe, tout individu capable et désireux de faire des études universitaires devrait le pouvoir.

La seconde conception est très différente. Sachant que l'on peut, sans grande difficulté, repérer les mieux doués, une université peut décider arbitrairement de n'ouvrir la porte qu'à ceux-là. C'est ce que font, par exemple, les grandes universités américaines comme Harvard, M.I.T., The California Institute of Technology, etc.

COMMENT SÉLECTIONNER ?

Deux grandes voies s'offrent :

- 1) sélectionner avant l'entrée à l'Université, en un temps très court : **sélection ponctuelle** ;
- 2) consacrer une période de transition de plusieurs mois entre l'enseignement secondaire et le supérieur : **sélection durable**.

A. SÉLECTION PONCTUELLE

I. Choisir les mieux doués

Avec une batterie de tests, d'aptitudes surtout (les connaissances se montrant, en général, moins prédictives), dont les résultats sont éventuellement combinés avec quelques informations sur le passé scolaire et l'avis des maîtres du secondaire, il n'est pas trop difficile de déceler les 5% de la population les mieux doués pour les études universitaires considérées.

Les erreurs de sélection existent, mais sont ici relativement exceptionnelles. Dans un système comme celui des Etats-Unis, la correction se fait assez aisément pour les individus injustement rejetés qui peuvent se tourner vers des institutions moins exigeantes dans leur sélection.

L'expansion universitaire et surtout l'unification de l'enseignement supérieur en Belgique permettraient probablement de plus en plus de corrections de ce genre.

(1) Il est clair que ce droit n'est absolu qu'en théorie. D'abord parce que le nombre de potentialités est si élevé, chez la plupart des hommes, qu'une partie seulement peut être actualisée. Ensuite parce qu'en ce domaine aussi, le droit de chacun est limité par celui des autres.

Ce système soulève néanmoins plusieurs objections graves :

- 1) Pour beaucoup d'individus, il est « mutilant » ;
- 2) la civilisation contemporaine, grande consommatrice de talent, ne peut s'accommoder d'un aussi petit nombre de diplômés universitaires de haut niveau. On sait que plusieurs prospectivistes sérieux prévoient que, d'ici vingt à trente ans, jusqu'à 80% du groupe d'âge fréquenteront une forme d'enseignement supérieur, dans les pays hautement industrialisés⁽²⁾. Dans cette perspective, l'université ne peut limiter son action à une petite minorité de la population ;

En réalité, nous pensons que la sélection des 5% supérieurs ne devrait jouer que pour le troisième cycle (ce qui se passe déjà de façon naturelle, dès aujourd'hui).

- 3) par ailleurs, une extrapolation de recherches sûres montre que la richesse des potentialités humaines offertes au troisième cycle croît en fonction du nombre d'individus admis dans le cycle précédent.

II. Politique humaniste

Ici, on voudrait donc donner sa chance à tous ceux qui la méritent. Entendons que tout individu capable de répondre au moins aux exigences minima de l'université telle qu'elle existe à un moment donné pourrait être admis.

La sélection ponctuelle est, dans cette perspective, beaucoup plus difficile. Non pas en ce qui concerne les mieux et les moins bien doués, mais bien pour les moyens. Où situer la coupure pour être sûr de ne pas être injuste et inefficace ?

En principe, pour construire une épreuve de sélection adéquate, on détermine, par analyse de régression, quelles mesures, parmi un ensemble, permettent de prédire aussi économiquement que possible et avec un degré de certitude donné, le succès dans les études telles qu'elles existent (programmes, méthodes, professeurs, conditions de travail) au moment du calcul.

Toutefois, les mesures faites ne seront jamais parfaites et les examens universitaires servant de critère encore moins. Pour être juste, il faut donc estimer la grandeur de « l'erreur de mesure ».

Une sélection se fonde sur une distribution normale des scores. Vu la concentration des résultats autour de la moyenne qui, dans une courbe gaussienne parfaite se situe exactement au milieu de la distribution, les risques d'erreur de sélection sont considérables si la césure, le point d'échec est lui aussi situé au milieu (10/20 dans nos usages universitaires). En effet, l'erreur de mesure inévitable frappe un nombre non négligeable d'individus. Et si l'on recule la césure à disons trois fois l'erreur standard, on constate que la sélection devient pratiquement inopérante.

⁽²⁾ Depuis quelque temps, une tendance nouvelle s'ajoute à celle-ci, en particulier aux Etats-Unis. On ne voit aucune raison pour que nos pays y échappent. Alors que, jusqu'à présent, la presque totalité des étudiants entraient dans l'enseignement supérieur, immédiatement après le secondaire, un nombre de plus en plus élevé quitte les institutions scolaires à la fin de l'adolescence pour acquérir une expérience directe de la vie réelle. Mais, comme beaucoup reviennent par la suite (et se révèlent d'ailleurs d'excellents étudiants), la prédiction générale n'est pas infirmée.

Voici un exemple montrant la valeur des prédictions de réussites ou d'échecs, faites pour une première année d'études de sciences appliquées (USA) à partir d'un des meilleurs tests existant (ACE) (3).

La césure est placée au milieu de la distribution des notes d'examen (2 sur 4) et le point de sélection avait été placé à 85, de façon à éliminer environ 10% du groupe (N = 147).

On constate que :

96 étudiants dont on a prédit la réussite, ont réussi,

14 étudiants dont on a prédit l'échec, ont échoué,

110 pronostics corrects sur 147 ;

2 étudiants dont on a prédit l'échec, ont réussi,

32 étudiants dont on a prédit la réussite, ont échoué,

34 pronostics incorrects, donc environ 25%.

3.75	Fausses alarmes										1	2	Pronostic correct									
3.50											2	1		4								
3.25											2	2		1	2	1	1					
3.00											3	2		1	4	1	2					
2.75	2	2	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1		2	Pronostic incorrect							
2.50	1	2	1	2	3	2	3	2	1	1	2	3										
2.25											1	4		3		3	2	1	1	2	3	
2.00											1	1		2		2	4	3	1	3	1	5
1.75											1	1		2		2	2	1	2	1		
1.50	1	1	1	1	1	2	4	3														
1.25	Echecs prédits										2	1	1	2		1	2	1				
1.00											2	2	1	1								
.75											14	Echecs non prédits										
.50											1	1										
.25											1	32										
-.24	correctement										1											
	60	70	80	90	100	110	120	130														

Cet exemple correspond bien aux résultats habituellement obtenus avec un test de bonne validité.

(3) Voir L. CROMBACH, *Essential of psychological Testing*, New York, Harper, 1970.

es ou
quées

amen
miner

Une expérience faite au cours de l'année académique 1972-1973, à l'Université de Liège, confirme ces observations, alors que l'on avait utilisé comme instruments de prédictions, des tests de sciences pour pronostiquer le succès ou l'échec dans le même domaine.

Bref, des tests d'aptitudes ou de connaissances ne permettront pas d'éliminer avec quelque sécurité une importante partie des échecs universitaires et risquent de rejeter a priori un certain nombre d'étudiants qui auraient réussi.

Si nous essayons de généraliser les résultats de la recherche, surtout anglo-saxonne, on constate que même si l'on prend une septantaine de variables comme prédicteurs (résultats de l'enseignement secondaire, résultats aux tests à l'entrée à l'université, quotient intellectuel, revenu des parents, sexe, âge, nombre de frères et sœurs, etc.), le meilleur pronostic est obtenu avec une combinaison des résultats à la fin de l'enseignement secondaire et des scores à des tests d'entrée à l'université, principalement verbaux et numériques⁽⁴⁾. Toutefois, la corrélation multiple entre prédicteur et succès à l'université, oscille ici aussi entre 0,4 et 0,7. On n'épuise ainsi que 16 à 50% de la variance. Autrement dit, 50 à 84% des résultats à l'université ne s'expliquent pas simplement par les résultats obtenus dans l'enseignement secondaire ou aux tests d'entrée.

Une remarque de C. KAMII semble spécialement importante : « Ce qui se passa quand nous avons admis des étudiants qui ne répondaient pas aux exigences d'admission est intéressant (...). Il s'agissait notamment de cas où le psychologue scolaire ou le directeur d'école connaissaient bien l'adolescent, étaient bien connus à l'université et affirmaient que le candidat réussirait. Or, on observe qu'en général ces étudiants réussissent mieux que les autres. L'adolescence est une période imprévisible où les facteurs socio-émotionnels jouent un rôle considérable... »

Ajoutons enfin que, pour les prédictions envisagées ici, le critère est mouvant, car il est constitué par le comportement d'enseignement, d'évaluation et d'examen des professeurs. Que l'un de ces facteurs change — et la pédagogie universitaire devrait changer profondément — et l'on se trouverait dans une situation peut-être très différente.

C'est pour toutes ces raisons que nous préconisons un autre type de sélection basé sur l'orientation positive et prenant directement en compte les comportements des professeurs d'université (au moins au niveau des candidatures).

B. SELECTION DURATIVE

Les épreuves utilisées pour la sélection ponctuelle visent surtout à mesurer des aptitudes ; les performances demandées aux candidats portent le plus souvent sur quelques facteurs : verbal, numérique, spatial, ...

⁽⁴⁾ Cf. C. KAMII, *Some fundamental problems in evaluation*, Université de Liège, Laboratoire de Pédagogie expérimentale, séminaire 1971.

La sélection durative est tout autrement centrée. Pour nous exprimer familièrement, on met l'individu dans le bain, pendant un temps plus ou moins long, et l'on observe les réactions (les résultats de cette observation pouvant d'ailleurs être combinés avec d'autres mesures).

Naturellement, la validité du processus dépend d'abord de la valeur représentative du « bain ». On sait, par exemple, que les études de licence peuvent différer considérablement des candidatures. Le pronostic fait à partir d'une « candidature d'essai » peut très bien être valide pour les premières années d'études universitaires et non pour les dernières.

Il faudrait donc trouver une forme de propédeutique qui préfigure à la fois les candidatures et les licences.

Mais les problèmes ne s'arrêtent pas là ! Le système de sélection durative devrait répondre aux exigences suivantes :

1. — Ne pas retarder les mieux doués ou les plus nettement orientés. Pour cela, il faut ou bien offrir plusieurs grandes options (sciences, littérature, commerce, ...) dès la propédeutique et, idéalement, prévoir un système permettant de travailler à deux ou trois niveaux de difficulté différents, ou bien donner à la propédeutique un rôle de formation générale, constituant à la fois le couronnement de l'enseignement secondaire et la base la plus fondamentale des études supérieures.

Milite en faveur de cette dernière solution le fait que la culture générale de **tous** les universitaires de l'an 2000 semble devoir comprendre une sorte de tronc commun réunissant la philosophie, l'esthétique, la biologie, la psychologie, la statistique et l'informatique.

Pour jouer son rôle de sélection, la période de formation générale semble devoir être extérieure à l'enseignement secondaire.

2. — Tous les individus engagés dans le processus de sélection doivent en tirer profit, non seulement pour leur formation générale, mais pour leur orientation professionnelle. La notion d'orientation se substituerait donc à la notion d'échec.

Pour atteindre cet objectif, la propédeutique devrait soit être commune à tout l'enseignement supérieur, court ou long, soit si on en réduit le spectre, donner à tous, selon leurs mérites, des unités de valeur (« crédits » américains), bonifiables dans les diverses formes d'enseignement supérieur. A ce propos, on peut d'ailleurs penser que l'adoption du système de « crédits » à l'université serait bénéfique à bien des points de vue ; en particulier, il permettrait aux mieux doués d'avancer aussi vite et aussi loin qu'ils le peuvent.

Le système proposé n'exclut d'ailleurs nullement que les étudiants se sentant très forts suivent des cours en plus du minimum imposé et capitalisent des « crédits » leur permettant d'avancer plus vite ou plus profondément dans la suite de leurs études. L'objection de « freinage des meilleurs » disparaît ainsi.

Conclusion

La sélection
humainement
respecte la c

Le prob
pas prendre
une théorie

Une p
devrait int
individus.

Note

C
H.
cadé
sien
le

nd
ck
ncá
en
ce
ori
au
or
m
n
s

Conclusion

La sélection à l'entrée à l'université est économiquement nécessaire et humainement souhaitable, à condition qu'elle prenne un caractère positif et respecte la démocratie.

Le problème est suffisamment grave, à tous points de vue, pour ne pas prendre aucun risque inconsidéré et, moins encore, pour se fixer à une théorie ou à une intuition en l'air.

Une période d'expérimentation, rigoureusement planifiée et contrôlée, devrait intervenir avant toute décision engageant vraiment le sort des individus.

G. DE LANDSHEERE.

Note :

Ce texte était écrit lorsque nous avons eu connaissance de l'étude de H. Janne, « Réflexions sur la sociologie de l'éducation », Bruxelles, Académie royale de Belgique, « Bulletin de la Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques », 4-5, 1973, pp. 161-176. La convergence et la complémentarité des vues est frappante. H. Janne écrit :

« D'ailleurs, le mode de sélection universitaire est, en soi et en général, fondamentalement criticable. Tout se passe, en effet, comme s'il consistait à chercher non les qualités positives des étudiants mais les signes de leurs incapacités. L'examen universitaire est, en cela, essentiellement *négatif* et tend à définir ce que l'on est incapable d'accomplir plutôt qu'à rechercher ce que l'on peut réaliser avec succès. C'est dans la logique de sa fonction originelle qui consistait à sélectionner, d'une manière éliminatoire, l'« élite » au sein de la classe dirigeante... Le mode opposé serait l'application d'une orientation et d'une « guidance » *intégrées* à la pédagogie universitaire elle-même. Cette sélection-là serait *positive* puisqu'elle permettrait, à tout moment, de « situer » l'étudiant là où la conjonction de ses aptitudes, de ses acquis et de ses aspirations lui donne les meilleures chances de réussite. Il va sans dire qu'un tel mode d'évaluation positive ne pourrait réussir que dans le cadre d'un système d'études comportant des diplômes finaux qui sanctionnent une très large marge d'options personnelles. Cette modalité implique un régime de « crédits » (inspiré de l'université américaine) ou d'« unités » d'études (selon Bertrand Schwartz). Elle répondrait à la fonction sociale nouvelle de la sélection : permettre à chacun de se porter au plus haut niveau d'études qui assure le mieux le développement de ses virtualités personnelles. »